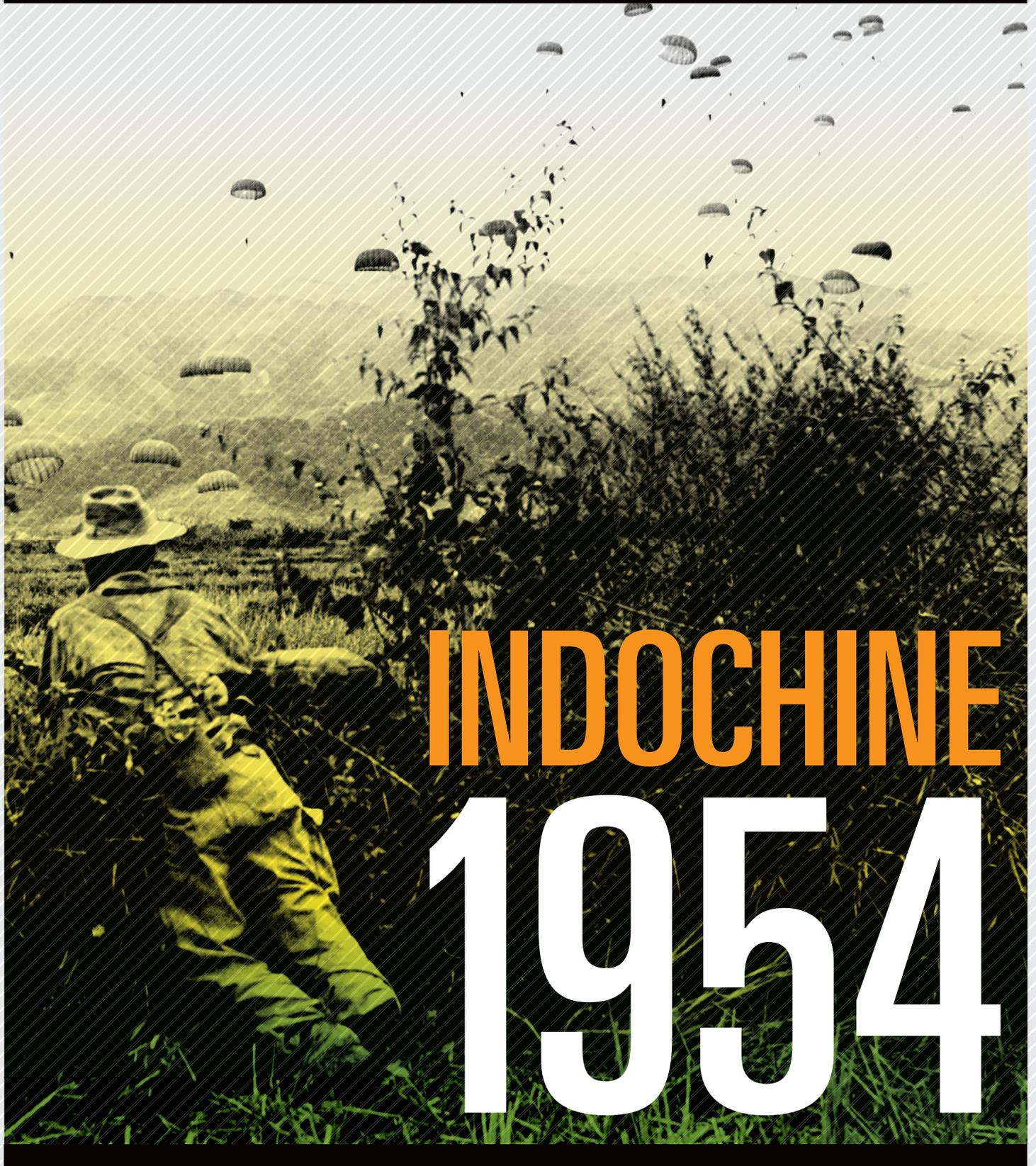


LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

UNE PUBLICATION DU MINISTÈRE DE LA DÉFENSE, SÉCRÉTARIAT GÉNÉRAL POUR L'ADMINISTRATION, DIRECTION DE LA MÉMOIRE, DU PATRIMOINE ET DES ARCHIVES



INDOCHINE 1954

LES CHEMINS DE LA MÉMOIRE

Ministère de la Défense

Secrétariat général pour l'administration

Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives

14 rue Saint-Dominique - 75700 SP 07
Tél. : 01 44 42 16 17 - Fax : 01 44 42 11 77
dmpa-bapi.chemins.fct@intradef.gouv.fr

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Philippe NAVELOT

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION

RÉDACTEUR EN CHEF

Patrick BOUHET

COMITÉ DE RÉDACTION

Alice CAMUS DE VALENCE

Cyril CAUDRON

Cécile FAURÉ

Daniel FLEURY

Alain MARZONA

Gérard MONNEVEU

Guillaume PICHARD

David SBRAVA

Élise TOKUOKA

Thierry WIDEMANN

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

Christine RODI

RÉDACTEUR

Élisabeth COLAS

SECRÉTAIRE

Christiane MONTEAGUDO

CONSEIL ÉDITORIAL

Théophile WATEAU (SGA/COM)

DIRECTEUR ARTISTIQUE / GRAPHISTE

© Pascal ILIC (SGA/COM)

MAQUETTISTE / GRAPHISTE

Stéphanie PARINAUD (SGA/COM)

IMPRESSION ET ROUTAGE

PGT + PGP (SGA/SPAC)

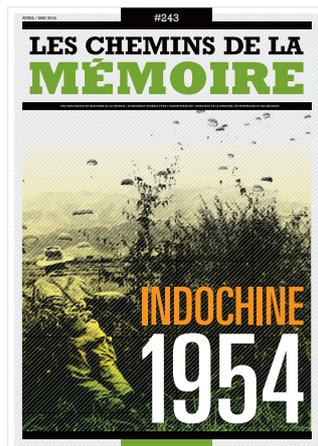
N°ISSN : 1150-70 55 - Tirage : 23 000 exemplaires

Dépôt légal : 2^e trimestre 2014



Tout au long de l'année 2014,
le site Internet Chemins de mémoire propose
des dossiers en ligne sur l'actualité mémorielle
cheminsdememoire.gouv.fr

Retrouvez les anciens numéros
des *Chemins de la mémoire* dans la rubrique
«Mémoire et Patrimoine»
defense.gouv.fr



7
Premier largage sur Diên Biên Phu,
20 novembre 1953, opération Castor.
© ECPAD

SONDAGE

La nouvelle formule vous plaît-elle ?
Donnez votre avis
sur www.defense.gouv.fr
(rubrique «Mémoire et Patrimoine»).

L'ACTUALITÉ

3

L'ÉVÉNEMENT

4/5

**Les prisonniers français au Vietnam
(1945-1954)**

LE DOSSIER
INDOCHINE 1954

6/10

CAHIER CENTRAL
DIÊN BIÊN PHU

L'ENTRETIEN

11

Général Simon

L'ACTEUR

12

Volontaires pour Diên Biên Phu

RELAIS

13

Exposition «La guerre d'Indochine»

CARREFOUR(S)

14/15

PATRIMOINE

4^e



Mémorial des guerres
en Indochine, Fréjus.

© ECPAD

INDOCHINE 1954-2014

Le 7 mai 1954, le camp retranché de Diên Biên Phu tombe. Tous les regards sont alors, comme aujourd'hui, braqués sur lui. Mais la guerre ne se limite pas à cette cuvette du haut Tonkin ; elle touche l'ensemble du territoire indochinois et des milliers de combattants provenant de tous les horizons.

Ce numéro des *Chemins de la mémoire*, essentiellement consacré à cette année 1954 en Indochine, situe la bataille dans son contexte général. Il rappelle aussi le courage et les sacrifices des combattants des armées françaises à travers l'exemple des volontaires, derniers parachutés sur Diên Biên Phu, et celui du retour des prisonniers faits par le Viêt-Minh. Enfin, il laisse la parole à un témoin des combats souvent oubliés qui eurent lieu, au même moment, loin du camp retranché : le général Simon.

Il accompagne surtout les commémorations organisées cette année avec le concours des principales associations d'anciens combattants. Elles sont destinées à donner tout le lustre à ce 60^e anniversaire qui s'agrège à une saison mémorielle riche - 70^e anniversaire de la Seconde Guerre mondiale et centenaire de la Première Guerre mondiale.

Le 26 avril, une cérémonie nationale est organisée à Fréjus au Mémorial national des guerres d'Indochine. Elle ouvrira cette période mémorielle qui s'achèvera à Paris, à l'occasion d'une cérémonie de ravivage de la flamme sur la tombe du Soldat inconnu, le 3 mai 2014.

Parallèlement, les municipalités et les associations locales, entre ces deux dates, participeront à des commémorations à travers des manifestations destinées à faire le nécessaire rappel de ces événements, selon la forme qu'elles auront souhaitée. ■



L'AGENDA

AVRIL

- 02** Ouverture de l'exposition «Mousquetaires !» au musée de l'Armée.
- 26** Cérémonie au Mémorial des guerres en Indochine, à Fréjus, dans le cadre du 60^e anniversaire.
- 27** Journée nationale du souvenir des victimes et des héros de la Déportation.

MAI

- 03** Cérémonie de ravivage de la flamme sur la tombe du Soldat inconnu, à l'Arc de Triomphe, à Paris.
- 08** Commémoration de la victoire du 8 mai 1945.
- 27** Journée nationale de la Résistance.

JUIN

- 17** Cérémonie d'hommage à Jean Moulin, au Panthéon, à Paris.
- 18** Journée nationale commémorative de l'appel du général de Gaulle à refuser la défaite et à poursuivre le combat contre l'ennemi.

1956

Année du départ des derniers
éléments français d'Indochine.

Le cessez-le-feu de 1954 s'accompagne
d'un retrait progressif du corps
expéditionnaire qui contribue à la
stabilisation du régime sud-vietnamien
et au transfert de centaines de milliers
de réfugiés venus du nord.

Pourtant, lorsque les derniers Français
quittent Saigon le 14 septembre 1956,
l'influence française a déjà été rapidement
marginalisée par le régime nationaliste
de Ngo-Din-Diem.

1945
1954LES
PRISONNIERS
FRANÇAIS
AU VIETNAM

À L'ISSUE DE LA GUERRE FRANÇAISE D'INDOCHINE, PLUS DE 20 000 COMBATTANTS FRANÇAIS, LÉGIONNAIRES ET AFRICAINS, SONT PORTÉS «PRISONNIERS ET DISPARUS», AUXQUELS IL FAUT AJOUTER DES DIZAINES DE MILLIERS D'INDOCHINOIS. UN TRAUMATISME ENCORE VIVACE.



Julien MARY

Doctorant en histoire militaire
Université Montpellier III

La plupart des prisonniers de guerre (PG) de la République démocratique du Vietnam (RDV), capturés en Indochine entre 1945 et 1954, l'ont été entre les batailles de la RC4 (octobre 1950) et de Diên Biên Phu (mars-mai 1954).

Les survivants sont majoritairement libérés à l'été 1954, malades et amaigris. Par ailleurs, près de 4 000 PG européens et africains ont été relâchés de manière anticipée au cours du conflit. Dans les camps improvisés par la RDV, débordée par le nombre, ils sont soumis à un régime alimentaire et sanitaire qui, s'il est proche de celui des populations vietnamiennes les entourant, fait des ravages dans leurs rangs européens ou africains, tout particulièrement dans les camps de sous-officiers et hommes de troupe.

Mais l'affreux rythme des morts n'est pas le seul choc qui les attend en captivité. *«Celui-ci découle [d'abord] de l'humiliation, appartenant à une armée forte, de se voir vaincu par un peuple réputé faible, du passage physique dans un milieu humain et matériel totalement différent, comportant le retour à la vie primitive au sein de la forêt tonkinoise, de la surprise d'être traités dès l'abord en «amis» et non en ennemis, de la disparition des grades et des galons, supports de la confiance en soi»,* résume le colonel Bruge.

Il ajoute dans son livre *Le Poison rouge* : *«C'est aussi un grave désarroi moral devant un tour d'esprit, un vocabulaire, une règle de pensée entièrement nouveaux et incompréhensibles.»*

«FAIRE SEMBLANT DE JOUER LE JEU»

Taxés de «criminels de guerre» pour leur participation à une guerre coloniale «injuste», ils se voient cependant «graciés» par la «politique de clémence» du président Ho Chi Minh : le «prolétariat» militaire qu'ils forment aurait été trompé et exploité par le gouvernement colonialiste français à la solde des impérialistes américains. Abandonnés par ces «auteurs de guerre», la RDV leur offrirait la possibilité d'ouvrir les yeux sur leur condition et celle du peuple vietnamien, et de racheter leurs fautes via la signature de déclarations politiques. Ainsi pourraient-ils devenir des «combattants de la paix» ; avec l'espoir, d'abord, d'être libérés.

Désorientés par des marches particulièrement meurtrières vers les camps, la fatigue, les privations et les séances répétées d'éducation politique, les prisonniers de guerre voient leurs repères sociaux et moraux mis à l'épreuve de la captivité. Dans chaque camp, des microsociétés de captifs se reconstituent sur un mode sensiblement différent d'avant la capture, occasionnant d'importants clivages - encore sensibles aujourd'hui - entre résistants, tire-au-flanc, délateurs... Un climat de méfiance généralisée s'installe rapidement entre eux, poussant au renforcement de *groupes primaires*, dont les membres s'entraident, luttent contre l'épuisement et la désorientation, et élaborent de véritables stratégies de contournement visant à assurer leur survie..., en éprouvant le moins possible leur loyauté militaire.

Leur apparente soumission à la propagande de la RDV est ainsi fréquemment sublimée en un nouvel arrangement symbolique de leur combativité : *«Nous nous étions aperçus que pour lutter contre le Viêt-Minh, il fallait employer la même arme que lui : le mensonge»,* résume le capitaine Lepage à sa libération (SHD, Vincennes). Ce «faire semblant de jouer le jeu» - formule souvent employée par les ex-prisonniers de guerre pour expliquer leur apparente compromission pour survivre - prévient de fait le soupçon dont ils anticipent devoir faire l'objet de la part de l'autorité militaire française ; suspicion contribuant à faire de leur libération l'un des principaux points de fixation de leur mémoire blessée.

L'ACTION PSYCHOLOGIQUE DE LA CAPTIVITÉ

Les différents registres potentiellement traumatiques de l'expérience de la captivité se combinent néanmoins en une alchimie propre à chaque prisonnier. Il serait ainsi faux de résumer l'expérience des prisonniers de guerre à celle, passive, de morts en suspens ou de simples *objets* de la propagande de la RDV ; en captivité, ils deviennent les *sujets* d'une expérience hors normes. Certains ont souligné le bénéfice qu'ils ont pu tirer de la rencontre avec la population vietnamienne ; d'autres ont conservé de leur captivité «une certaine vision enrichissante» selon C-J. Baylé.

Pour beaucoup, officiers en tête, il s'agit d'abord de comprendre l'extraordinaire expérience qu'ils viennent de vivre ; ●●●



Les délégations de l'armée française et de l'APVN réunies à Trung Gia (Tonkin), juillet 1954.
© ECPAD



certain ont ainsi tenté de modéliser l'action psychologique subie en captivité, notamment dans la perspective de la contre-insurrection française en Algérie. Tous ou presque sont en tout cas ressortis de cette expérience dotés d'un si virulent anticommunisme qu'il contribue aujourd'hui encore à occulter, sous le seul masque d'un conflit internationalisé avec la «pieuvre» communiste, les luttes d'indépendance vietnamienne puis algérienne.

UN DEVOIR DE MÉMOIRE

Des années 1950 à nos jours, les témoignages d'ex-prisonniers de guerre français - relativement nombreux malgré ce que l'on trouve souvent écrit, mais peu audibles - se construisent autour de compositions, décompositions et recompositions d'un ordre sociopolitique complexe, variant au gré du contexte et du positionnement des témoins ; irréductible enjeu, cependant, fait preuve d'une remarquable stabilité : l'expérience des ex-prisonniers de guerre, soumis à d'importants traumatismes, ne fut pas reconnue à la hauteur de l'expertise acquise du «système communiste» et des souffrances endurées par eux «au nom de la France».

Ainsi, l'Association nationale des anciens prisonniers d'Indochine (ANAPI), créée en 1985, en appelle aujourd'hui, après avoir mené les combats pour la reconnaissance de leurs droits (loi du 31 décembre 1989) et de leur souffrance dans l'espace public («affaire Boudarel»), à un devoir de mémoire. Son autre revendication est une réhabilitation du cadre sociopolitique dont la rupture, en Indochine puis en Algérie, apparaît précisément comme l'une des causes essentielles de leurs traumatismes. Ce faisant, via la *réhabilitation* de leur combat pour le «monde libre» et de «l'action civilisatrice» de la France en Indochine, c'est en définitive à la réparation de l'Histoire elle-même qu'ils souhaitent accéder. ■



Prisonnier français libéré par le Viêt-Minh.
© ECPAD

POUR EN SAVOIR PLUS

«Le Poison rouge», André Bruge, 1969.
«Cinq mois captifs au sein de la force opérationnelle viêt-minh», Claude-Jean Baylé, 1999.



↗
Entraînement d'un
escadron blindé
de l'armée
vietnamienne.
© ECPAD

INDOCHINE 1954

Il y a soixante ans, l'armée française livrait, au cours de combats acharnés à Diên Biên Phu, sa dernière bataille majeure en Indochine. Alors que s'ouvre la conférence internationale de Genève, cette défaite précipite la fin de la guerre et celle de la présence française dans la région.



Ivan CADEAU

Officier et docteur en histoire
au Service historique
de la défense

Le 7 mai 1954, après 56 jours de combats, le camp retranché de Diên Biên Phu succombe. Le lendemain, les journaux métropolitains s'emparent de l'événement et la défaite française s'étale en caractère gras sur toutes les manchettes. Une partie de l'opinion publique est saisie de stupeur et d'incompréhension : la guerre d'Indochine s'est rappelée à la France d'une façon bien cruelle en ce jour anniversaire de la capitulation allemande. La classe politique de la IV^e République - à l'exception peut-être des communistes - comme beaucoup de militaires peu au fait des réalités indochinoises se posent la question qui, bientôt, deviendra célèbre : «Pourquoi Diên Biên Phu ?».

L'ARMÉE FRANÇAISE DANS L'IMPASSE

«De l'autre côté de la colline», la victoire de l'armée populaire vietnamienne (APV) est célébrée avec ferveur. Pour tous les Vietnamiens ayant épousé la cause viêt-minh, Diên Biên Phu représente un pas important vers la paix, tandis que chez bon nombre de peuples encore colonisés, elle devient un symbole d'espoir. Pourtant, pour Paris, la chute du camp retranché de Diên Biên Phu ne constitue pas un handicap insurmontable puisque les forces engagées - et donc perdues - au cours de la

bataille ne dépassent pas plus de 3,3% des 450 000 combattants que la France et ses alliés entretiennent alors face au Viêt-Minh. En réalité, le choc psychologique est tel qu'il renforce encore davantage la volonté politique de mettre un terme au conflit et accélère sa conclusion.

Au printemps 1953, le conflit indochinois est entré dans sa huitième année. Les nombreux gouvernements qui se sont succédé n'ont jamais vraiment déterminé de buts de guerre clairement définis. S'il n'est plus question désormais de restaurer l'ordre colonial ancien, s'agit-il de construire une véritable Union française, qui serait à tout point de vue un fardeau pour le pays, ou encore de lutter au nom du «monde libre» contre le communisme international ? Personne ne le sait vraiment mais, pour beaucoup d'officiers, il fait peu de doutes que, victorieuse ou vaincue, la France devra partir à brève échéance.

D'un point de vue militaire, la guerre est dans une impasse. Depuis 1946, les Français ont progressivement perdu l'initiative face au Viêt-Minh et le commandement militaire se contente de parer les coups, avec plus ou moins de succès. Les victoires «l'année de Lattre» - 1951 - paraissent bien lointaines et l'année 1952 n'a été marquée par aucune avancée significative.



Les communiqués de victoire au lendemain de la bataille de Na San ne doivent pas occulter le fait que le succès défensif obtenu n'a, en réalité, rien de satisfaisant. Comme l'écrira le maréchal Juin un an après les événements : «*nous nous en sommes tirés grâce à la valeur de notre commandement et de nos troupes, mais il n'en reste pas moins que les résultats [sont] médiocres*».

TROUVER «UNE PORTE DE SORTIE HONORABLE» AU CONFLIT

De fait, même le général Gilles qui commandait à Na San aurait déclaré à son état-major : «*Jamais, jamais plus, se remettre dans des conditions semblables*»... Si au Sud-Vietnam des progrès certains sont enregistrés dans la pacification permettant de transférer quelques provinces aux bataillons de l'armée nationale vietnamienne, au Centre-Annam, et plus encore au nord du pays, la menace que fait peser un corps de bataille viêt-minh, de plus en plus puissant, laisse mal augurer de l'avenir. La situation ne cesse de se dégrader et le «pourrissement» du delta du Tonkin, comme l'appellent les militaires, s'accroît chaque mois si bien qu'à la fin de cette année-là, un général pouvait écrire avec une certaine ironie : «*Ce n'est pas le Viêt-Minh qui est infiltré dans le delta, mais nous*»... L'occasion d'«en finir» avec le conflit, devenu par ailleurs un véritable gouffre financier, est dans de nombreux esprits parmi les responsables politiques de la IV^e République. C'est René Mayer, président du Conseil entre le 8 janvier et le 28 juin 1953, qui va se charger de mettre en place une politique nouvelle avec la ferme intention de sortir du guépier indochinois.

Cette volonté de changement se traduit immédiatement par le remplacement du général Salan. Ce dernier est certes l'un des meilleurs connaisseurs de l'Indochine comme de l'adversaire, mais sa stratégie est contestée - particulièrement par les Américains qui le jugent trop «timide» et pas assez «offensif» - et surtout il convient de trouver un homme chargé de mettre en place une nouvelle politique. Cet homme, ce sera le général Henri Navarre, nommé commandant en chef le 8 mai 1953, dont la méconnaissance totale de l'Indochine doit permettre, lui assure-t-on, d'appréhender la situation avec des «yeux neufs». La mission du général Navarre est claire : il s'agit de trouver une «porte de sortie honorable» au conflit, c'est-à-dire d'amener le Viêt-Minh à la table des négociations en l'ayant, au préalable, affaibli politiquement et militairement.



→
Franchissement
de la rivière Nam Nim
par des éléments
du 2^e bataillon étranger
de parachutistes,
octobre 1951.
© ECPAD

Afin de remplir cette mission, Navarre propose un plan sur deux ans qui prévoit, au cours de la première année - correspondant à la campagne 1953-1954 - que les forces du corps expéditionnaire observent une attitude strictement défensive au Nord-Vietnam, se contentant de défendre le delta si ce dernier est attaqué. En revanche, au Sud-Vietnam, la pacification devra être poursuivie et, seules des opérations d'envergure pourront être déclenchées pour assainir le Centre-Vietnam, le fameux *Lien Khu V* (ou interzone V) du Viêt-Minh. Parallèlement, le général Navarre s'efforcera de transférer au maximum la sécurité des régions les plus sûres à l'armée nationale vietnamienne. Cette politique permettrait ainsi de récupérer des unités et de reconstruire un corps de bataille digne de ce nom, capable de s'opposer aux divisions du général Giap.

La seconde année, 1954-1955, serait celle de la reprise de l'offensive au Nord-Vietnam et les Français pourraient espérer, grâce aux forces mobiles reconstituées, à l'augmentation des formations vietnamiennes et à l'accroissement de l'aide américaine, infliger des revers sérieux à l'ennemi qui rendrait possible «*une solution politique convenable au conflit*», selon les mots du général Navarre. Ce plan qui, finalement, s'inspire des recommandations faites par le général Salan, reste en définitive fort théorique et repose sur des postulats fragiles.

En effet, pour qu'il ait une chance d'être appliqué et atteindre ainsi les résultats escomptés, il aurait fallu que le Viêt-Minh ne tentât pas une offensive de grande ampleur en direction du Laos à l'hiver 1953-1954 et qu'il ne bénéficiât pas, par ailleurs, d'une aide accrue de la part de la Chine communiste. De fait, les livraisons de matériel et d'armement à destination des divisions viêt-minh ont considérablement augmenté en l'espace d'une année. Comme le résume justement Pierre Rocolle dans son ouvrage *Pourquoi Diên Biên Phu ?*, le plan Navarre est «*conçu pour obtenir l'équilibre avec le corps de bataille viêt-minh en 1954 et pour le dépasser dans la seconde moitié de l'année 1954*».

Discuté à Paris au mois de juillet 1953, d'abord au sein du Comité des chefs d'état-major, l'organe qui réunit les chefs d'état-major des armées (terre, air, mer), puis dans



←
Carte d'Indochine en 1954.
© SGA/DMPA



→

Premier largage
sur Dien Bien Phu,
20 novembre 1953,
opération *Castor*.

© ECPAD

différents conseils restreints rassemblant les ministres intéressés par les questions indochinoises, le plan Navarre ne suscite aucune objection majeure. Curieusement, si le plan ne fait pas l'objet d'une approbation officielle, le commandant en chef en Indochine ne reçoit pas davantage de directives claires quant à la politique que le gouvernement entend mener. Ainsi, lorsque Navarre soulève la question de la stratégie qu'il doit mettre en œuvre si le Laos est menacé, celle-ci reste en suspens : il ne reçoit aucune réponse.

LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE ENCERCLÉ À DIÊN BIÊN PHU

Du côté du Viêt-Minh, les buts de guerre restent inchangés ; il s'agit toujours de prendre le pouvoir et d'instaurer un régime communiste dans un Vietnam réunifié. À l'automne 1953 pourtant, la stratégie qu'entend mettre en œuvre Giap n'est pas bien arrêtée : une offensive généralisée sur le delta, où les Français à l'abri de leur fortification peuvent bénéficier à plein de leur puissance de feu, semble risquée, d'autant plus que des renforts sont attendus de la métropole. Aussi, à la fin du mois d'octobre 1953, le commandement viêt-minh décide de déplacer la guerre en haute région tonkinoise : l'objectif est de s'emparer de Laïchau, en pays thaï, resté fidèle aux Français, et de détruire les maquis pro-coloniaux qui gênent considérablement les unités viêt-minh.

La division 316 et le régiment autonome 48 sont donc dirigés vers Laïchau. Parfaitement renseigné des intentions de l'adversaire, le général Navarre ordonne, le 2 novembre 1953, de réoccuper la vallée de Dien Bien Phu afin d'empêcher qu'elle ne devienne une base opérationnelle viêt-minh. Elle est à l'époque la seule plaine importante de la région, fertile en riz ; elle se présente comme une ellipse dont l'axe nord-sud atteint

jusqu'à 17 kilomètres et celui est-ouest, près de 7 kilomètres par endroits. L'opération *Castor* a finalement lieu le 20 novembre 1953 : trois bataillons parachutistes du groupement aéroporté n°1 (GAP 1) sont largués et rejoints les jours suivants par trois autres bataillons du groupement aéroporté n°2 (GAP 2). Au soir du 22 novembre 1953, 4 560 parachutistes français et vietnamiens ont pris possession de la vallée de Dien Bien Phu et commencent à en faire une base aéroterrestre, c'est-à-dire un ensemble logistique centré autour d'un terrain d'aviation et défendu par des centres de résistance.

Dans l'esprit de Navarre, la création d'une base aéroterrestre à Dien Bien Phu répond certes à l'obligation de protéger le Laos, mais elle doit servir de point de départ aux troupes françaises pour rayonner sur les arrières des troupes adverses et, enfin, les attirer loin du delta où une attaque est toujours possible. Le général Giap, lui, voit surtout dans l'établissement de cette garnison, dépendant uniquement du ravitaillement aérien, l'occasion de remporter une importante victoire : au lendemain de l'opération *Castor*, il ordonne donc à une partie de son corps de bataille de rejoindre Dien Bien Phu à marche forcée. Ainsi, Dien Bien Phu ne constitue pas le fruit d'une offensive planifiée de longue date, mais bien le résultat de décisions et de réactions prises par chacun des belligérants.

Dès la fin du mois de décembre 1953, le colonel Christian de La Croix de Castries et les douze bataillons du corps expéditionnaire qui composent désormais la garnison de Dien Bien Phu sont encerclés. Le général Giap a massivement concentré, autour de ce qui est devenu, *de facto*, un véritable camp retranché, une grande partie de son corps de bataille : les divisions d'infanterie 308, 312, 316 et une partie de la 304. Par ailleurs, la totalité de la division d'infanterie 351 est présente avec ses régiments d'artillerie et de défense contre avion.

L'ATTAQUE VIÊT-MINH

À la fin du mois de janvier 1954, le général repousse finalement l'attaque, jugeant que les conditions de la victoire ne sont pas réunies. Malgré la déception des combattants viêt-minh, pressés de mettre fin à cette situation d'attente, ce report est une bonne décision pour le Viêt-Minh. En effet, l'annonce, à la mi-février 1954, de la tenue d'une conférence à Genève qui aurait notamment pour but d'étudier «le problème du rétablissement de la paix en Indochine», a comme conséquence une accélération brutale de l'aide chinoise : armement, munitions, camions, essence affluent en masse.

Dans le camp viêt-minh, en effet, arriver à la table des négociations en position de force passe par une victoire à Diên Biên Phu : celle-ci doit être obtenue quel qu'en soit le coût humain. À la veille de l'attaque, le camp retranché de Diên Biên Phu constitue une position qui impressionne les visiteurs - hommes politiques comme journalistes - qui se rendent sur place. La défense de Diên Biên Phu est axée sur la protection du terrain d'aviation, élément clé du dispositif, qui est protégé par des centres de résistance implantés sur des collines auxquelles ont été attribués des prénoms féminins : *Anne-Marie*, *Béatrice*, *Gabrielle*, *Huguette*, etc.

Le 13 mars 1954, à 17h10, l'artillerie viêt-minh ouvre le feu : la bataille vient de commencer, elle va durer près de deux mois. Si les Français ne sont pas surpris par l'attaque, dont l'heure était connue de leurs services de renseignement, sa violence crée la stupeur. Mais autrement plus grand est le choc quand, au matin du 14 mars, l'on apprend la chute de *Béatrice*, défendue par l'un des bataillons que l'on pensait le plus solide : le 3^e de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère. Le lendemain, c'est au tour du centre de résistance *Gabrielle* de tomber malgré des combats acharnés. Le chef de bataillon de Roland de Mecquenem, un temps commotionné, se rappelle lorsqu'il reprend conscience : «*Je commence à percevoir des bruits [...], le fracas des combats d'abord, puis des sons plus proches, des gémissements, des cris de douleur. [...] Je sors en soulevant*



←
Patrouille à l'ouest de Diên
Biên Phu avec fusil-mitrailleur
en batterie, 1954.
© ECPAD



→
Transfert d'un blessé
de Diên Biên Phu à Luang
Prabang (Laos).
© Adrian René / ECPAD

la toile de tente qui sert de porte. Il fait encore nuit, l'air est chargé de poussière jaune. Un [avion] Dakota lâche des bombes éclairantes les unes après les autres. Les feux amis/ennemis s'entrecroisent : l'artillerie de Diên Biên Phu tire sur le nord de Gabrielle, où je suis. Le spectacle est hallucinant».

Dans les jours qui suivent, la défection d'un certain nombre de soldats thaïs qui occupaient *Anne-Marie* achève de livrer toute la partie nord du camp retranché au Viêt-Minh. Giap a donc remporté la première manche : il menace directement la piste d'aviation, l'artère vitale de la garnison française, qui cesse finalement d'être utilisée à partir du 26 mars. Seuls les parachutages sont désormais susceptibles de ravitailler les combattants ou de renforcer la garnison. Les attaques viêt-minh ont cependant été très sanglantes et Giap va désormais adopter une tactique alternant assauts brutaux et grignotage progressif du dispositif français, grignotage pour lequel il fait réaliser un véritable lacs de boyaux et de tranchées qui vont littéralement «asphyxier» le camp retranché.

UNE DÉFAITE MAJEURE

Dans la nuit du 30 au 31 mars, Giap déclenche la seconde phase de son offensive et commence alors la bataille dite des «cinq collines», à l'est du camp retranché. Les centres de résistance *Dominique* et *Éliane* font l'objet de furieux combats au corps-à-corps mais, pour les Français, leur conservation est primordiale car de leur sort dépend celui de la garnison. En définitive, les combats se poursuivent jusqu'au 10 avril 1954 ; les contre-attaques des parachutistes et légionnaires permettent de reprendre une partie des positions perdues. Le grignotage s'intensifie pourtant dans la seconde quinzaine du mois d'avril au cours de laquelle la pluie fait son apparition. Pour les Français, le rétrécissement de la superficie du camp retranché ●●●→



←
État-major du groupement
aéroporté (GAP) de Diên Biên
Phu, 22 mars 1954.

© ECPAD

rend le ravitaillement de plus en plus précaire et, dans les abris, des milliers de blessés s'entassent dans des conditions insalubres. Le 1^{er} mai 1954, le général Giap lance l'offensive finale : les points d'appuis, défendus par des combattants épuisés et commençant à manquer de munitions, tombent les uns après les autres. Le 7 mai, en fin d'après-midi, après en avoir rendu compte à Hanoi, le général de Castries (promu le 15 avril) donne l'ordre de cesser le combat. Au lendemain de la chute du camp retranché, l'heure est au bilan.

Comme souvent lorsqu'il est question de chiffrer les pertes, les données divergent selon les sources et il est difficile d'obtenir une estimation précise. Pour le corps expéditionnaire qui a engagé 17 de ses meilleurs bataillons, le calcul s'avère moins compliqué. À la date du 5 mai 1954, on sait que 1 142 combattants sont déclarés morts et 1 606 portés disparus ; par ailleurs, 4 436 ont été blessés, plus ou moins grièvement. À ce total, il convient d'ajouter les pertes des deux derniers jours de combat, évaluées entre 700 et 1 000 hommes. Au total, le Viêt-Minh capture donc un peu plus de 10 000 hommes, 60% de ceux-ci mourront dans les camps viêt-minh, de malnutrition, de maladies, de misère physiologique. Du côté de l'APV, bien que l'État vietnamien ne reconnaisse toujours officiellement que 4 020 tués, 792 disparus et 9 118 blessés, les chiffres communément admis par les historiens font état de 22 000 victimes, tués et blessés confondus.

Si l'heure est au bilan et au recueillement, elle l'est également à la recherche des responsabilités. Dès le 8 mai 1954, le général Navarre assume les siennes en même temps qu'il justifie l'occupation et la bataille de Diên Biên Phu. Celle-ci a sauvé le Laos, le corps de bataille ennemi a été saigné et les bataillons français ont fixé au total 33 bataillons viêt-minh loin du delta, sauvant peut-être celui-ci d'un désastre.

Dans cette optique, Diên Biên Phu serait certes une défaite sur le plan tactique, mais constituerait cependant une victoire stratégique, les buts recherchés par le commandant en chef ayant été finalement atteints. Ce point de vue semble, en effet, se défendre et les arguments avancés par Navarre apparaissent pertinents, même si ce dernier n'est pas exempt de reproches.



←
Entrée des troupes de l'armée
populaire du Vietnam (APVN)
dans Hanoi, octobre 1954.

© ECPAD

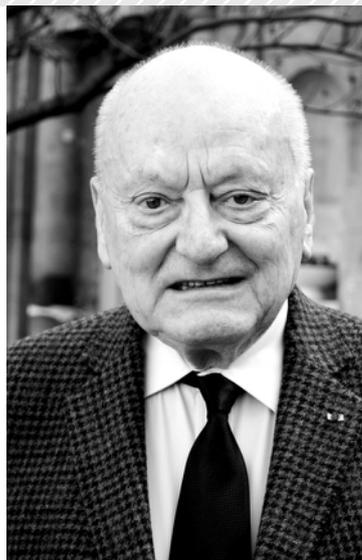
Toutefois, la chute du camp retranché, quelles que soient les raisons objectives de la défaite - augmentation de la puissance de feu de l'armée viêt-minh née de l'aide chinoise et de l'annonce de la conférence de Genève, faiblesse de l'aviation française, erreurs dans la conduite de la bataille à tous les échelons, représente une défaite politique et psychologique majeure pour les Français. Trois mois plus tard, le 21 juillet 1954, le cessez-le-feu mettant fin à la première guerre d'Indochine est signé à Genève. Soixante ans après les faits, Diên Biên Phu est devenue une ville de quelque 70 000 habitants où l'on peut apercevoir çà et là les vestiges des violents combats qui opposèrent les combattants français à leurs homologues viêt-minh. Les faits d'armes accomplis d'un côté comme de l'autre doivent continuer, dans le respect de l'histoire, à être entretenus dans les mémoires nationales en France, comme au Vietnam. ■

👉 L'ÉTAT MAJOR DE DIÊN BIÊN PHU

De gauche à droite : capitaine Botella du 5^e BPVN ; chef de bataillon Bigeard du 6^e BPC ; capitaine Tourret du 8^e BPC ; lieutenant-colonel Langlais, chef du secteur centre ; commandant de Seguins-Pazzis, chef d'état-major du colonel de Castries.

GÉNÉRAL SIMON

Le général Simon sert en Indochine de 1951 à 1956. Au moment où débute la bataille de Diên Biên Phu, dans le Tonkin, il effectue son deuxième séjour dans le pays, à l'est de Saigon, en Cochinchine.
Témoignage.



←
Général Simon.
© Cyril Caudron

Mon général, vous étiez lieutenant et commandiez le territoire de Xa-Bang, à l'est de Saigon. Quel était votre rôle ?

Les combats au Sud-Vietnam ont été aussi meurtriers que ceux du Tonkin. Notre mission était double : d'une part protéger la population en éliminant le système politico-militaire clandestin par lequel le Viêt-Minh s'efforçait de la contrôler. D'autre part, détruire les bataillons réguliers qui organisaient les attaques contre nos postes, assuraient les liaisons avec le Tonkin et les distributions des armes envoyées par la Chine et l'URSS. À la fin, les Russes les envoyaient par bateaux et les débarquaient à Ham-Tan, à la frontière, entre le sud de l'Annam et le nord-est de la Cochinchine. Les bataillons réguliers viêt-minh venaient les chercher et les distribuer dans toute la Cochinchine en faisant le tour par les rizières. Et c'est là que je les attendais pour les intercepter.

Comment avez-vous appris la défaite de Diên Biên Phu ?

Par le journal. J'étais abonné au journal de Saigon qui arrivait par convoi deux fois par semaine. C'est vous dire que ce n'était pas notre sujet principal.

Comment voyiez-vous les événements qui se passaient au Tonkin par rapport à ce qui se passait en Cochinchine ?

On ne les voyait pas. Je vivais très bien sans être au courant. Il faut penser que le commandement en chef depuis plusieurs années avait prélevé tout ce qu'il pouvait sur les effectifs de la Cochinchine. Il n'y avait plus en Cochinchine un seul légionnaire, un seul tirailleur nord-africain, un seul tirailleur africain. Tous étaient partis au Tonkin. Et à nous d'agir avec un recrutement local qu'on racolait comme on pouvait, par exemple avec les sectes : Hoa-Hao, Binh-Xuyen et Caodaïstes qu'on essayait d'appâter et de mobiliser. On avait plutôt de la rancœur contre le commandement en chef et les gens du Tonkin qui pompaient tout ce qu'ils pouvaient en nous laissant nous débrouiller. C'était ça le sentiment.

Qu'avez-vous pensé quand Diên Biên Phu est tombé ? Est-ce que cela vous a semblé être un moment décisif du conflit ?

Il n'y avait là bas que 5% du corps expéditionnaire, les autres continuaient à se battre et n'étaient pas encore morts ! On ignorait ce qui se passait à Genève. On ignorait l'aide chinoise.

Ce qui a été décisif, c'est l'aide chinoise. Pas seulement localement, mais sur un plan stratégique.

Les Chinois se sont lancés dans l'affaire et ça, personne ne le sait : il n'y a pas très longtemps qu'on le dit. Mais notre souci était plus proche... Personne n'en parle, mais il y a eu une bataille aussi dramatique que Diên Biên Phu, qui s'est déroulée dans le sud du plateau montagnard, c'est la retraite d'An-Khé (cf. encadré). On était beaucoup plus malheureux du désastre d'An-Khé que de celui de Diên Biên Phu.

Diên Biên Phu a été un événement considérable mais son mérite principal n'est pas celui qu'on croit : c'est ce jour-là que la France civile s'est aperçue qu'on faisait la guerre en Indochine.



La rédaction

BIOGRAPHIE

Né en 1926. Engagé en Indochine puis en Algérie, à la tête du commando d'Extrême-Orient.

Directeur du cabinet militaire du Premier ministre de 1981 à 1983.

Directeur de l'Association nationale des anciens et des amis de l'Indochine (ANAI) de 1986 à 2012.

La retraite d'An-Khé

Entre le 24 et le 28 juin 1954, les 3 000 hommes du groupement mobile 100 tombent dans une série d'embuscades en tentant d'évacuer par la route le camp retranché d'An-Khé. Plus d'un millier d'entre eux sont tués ou portés disparus.



→
Parachutiste
du 6^e BPC largué
sur Diên Biên Phu,
13 mars 1954.
© ECPAD



Ivan CADEAU

Officier et docteur en histoire
au Service historique
de la défense

À la veille de la bataille de Diên Biên Phu, la garnison du groupement opérationnel du nord-ouest (GONO), commandée par le colonel Christian de la Croix de Castries, rassemble quelque 10 813 combattants répartis en trois sous-secteurs et huit centres de résistance qui accueillent dix bataillons. Par ailleurs, deux autres bataillons sont placés en réserve générale «en cas de coups durs» : le 1^{er} bataillon étranger de parachutistes (1^{er} BEP) et le 8^e bataillon parachutiste de choc (8^e Choc).

À partir du 13 mars 1954, les pertes dues à l'offensive viêt-minh font chuter le nombre de combattants des armes de mêlée capables de s'opposer aux unités de l'armée populaire. Aussi, dès le mois d'avril, le lieutenant-colonel Langlais, en charge des contre-attaques à Diên Biên Phu, demande à ses supérieurs, à Hanoi, d'autoriser le parachutage de personnels de renfort non brevetés parachutiste, c'est-à-dire n'ayant jamais sauté. Dans un premier temps, il reçoit une fin de non-recevoir, notamment en raison de l'opposition du colonel Sauvagnac, commandant les troupes aéroportées d'Indochine.

Face à l'urgence de la situation, l'état-major des forces terrestres du Nord-Vietnam décide toutefois, le 8 avril, de mettre en place des stages accélérés afin de breveter les combattants non parachutistes, volontaires. Les premiers stages doivent être organisés qu'à partir du 15. Cette décision et la lenteur apportée par le commandement dans ses réponses provoquent l'ire du lieutenant-colonel Langlais et, le 11 avril, ce dernier envoie au colonel Sauvagnac un télégramme devenu célèbre : «*Vous n'avez pas encore compris la situation à Diên Biên Phu - Stop - Je répète qu'il n'y a plus ni GONO - ni GAP [Groupement aéroporté] - ni légionnaires - ni Marocains, mais seulement 3 000 combattants dont les piliers sont les paras qui au prix d'un héroïsme et de sacrifices inouïs tiennent tête aux 4 divisions de Giap. Le sort de Hanoi et de la guerre d'Indochine se joue à Diên Biên Phu - Stop - Devriez com-*

VOLONTAIRES POUR DIÊN BIÊN PHU

En avril 1954,
après les combats
qui se sont succédé lors
de la bataille des cinq collines,
la situation des effectifs
du camp retranché
s'est considérablement dégradée.
Afin de renforcer la garnison,
des volontaires non parachutistes
sont largués sur Diên Biên Phu.

prendre que la bataille ne peut être alimentée que par renforts parachutés brevetés ou non - Stop - Le colonel de Castries [...] obtiendra du général en chef [général en chef] tout ce que vous me refusez».

En effet, il faudra l'ordre du général Navarre lui-même pour que les volontaires soient autorisés à être largués sur le camp retranché. Au total, sur les 4 277 hommes qui viennent renforcer la garnison entre le 13 mars et le 7 mai 1954, environ 700 sont des volontaires non brevetés. Comme le rappelle un rapport en date du 15 mai, environ 1 100 autres candidats non brevetés n'ont pu être parachutés, «*les possibilités de transport [aérien] ayant été inférieures à l'effectif disponible*»...

Après la chute de Diên Biên Phu, le reproche est fait au général Navarre de s'être obstiné, au vu de la physionomie de la bataille, à alimenter celle-ci jusqu'aux derniers jours. En réalité, cet «*acharnement à prolonger la résistance*» comme le qualifie Navarre lui apparaît nécessaire à plusieurs titres : l'honneur militaire le commande, la possibilité d'un retournement de la situation n'est pas à exclure jusqu'au dernier moment et l'éventualité d'un cessez-le-feu avant l'ouverture des pourparlers sur l'Indochine à Genève l'interdit. Cette politique qui conduit dans les faits à poursuivre le parachutage de renforts au profit du GONO est, il convient de le souligner, non seulement approuvée mais également ordonnée par le gouvernement français. ■

À SAVOIR

Sur 4 277 volontaires parachutés (1 384 Français métropolitains, 30 Nord-Africains, 962 légionnaires, 1 901 autochtones), 680 sont des volontaires non brevetés (215 Français métropolitains, 30 Nord-Africains et 435 légionnaires).

EXPO «LA GUERRE D'INDOCHINE»



La rédaction

LA SEMAINE DE L'INDOCHINE, QUI SE DÉROULERA PARTOUT EN FRANCE DU 26 AVRIL AU 4 MAI PROCHAIN, EST L'OCCASION DE REDÉCOUVRIR L'EXPOSITION «LA GUERRE D'INDOCHINE», RÉALISÉE EN 2007 PAR L'ONAC-VG. DIX-NEUF PANNEAUX PÉDAGOGIQUES RETRACENT POUR LES JEUNES GÉNÉRATIONS LES GRANDES ÉTAPES DU CONFLIT.

Inaugurée le 27 septembre 2007, en présence notamment de Geneviève de Galard, dans le salon d'honneur de l'hôtel national des Invalides, l'exposition «La guerre d'Indochine» est présentée chaque année dans le cadre de la journée nationale d'hommage aux morts pour la France en Indochine, le 8 juin. Elle a été conçue comme un hommage aux 260 000 hommes - Français de métropole et légionnaires, soldats africains et nord-africains, vietnamiens, cambodgiens et laotiens - qui se sont engagés pour la France en Indochine, il y a près de 70 ans.

Fruit d'une étroite collaboration avec l'Association nationale des anciens et amis de l'Indochine et du souvenir indochinois (ANAI), l'exposition, richement illustrée, se décline en dix-neuf panneaux. Elle retrace les grandes étapes de la guerre d'Indochine et s'attache, sans prétendre à l'exhaustivité, à faire découvrir au grand public et aux jeunes générations ses implications politiques complexes et l'engagement souvent méconnu des hommes et des femmes ayant servi en Indochine.

MIEUX COMPRENDRE LA GUERRE

Les prémices de cette guerre sont expliquées dans les quatre premiers panneaux, de la présence française en Indochine avec la création de l'Union indochinoise, réunion des protectorats du Cambodge, du Tonkin, de l'Annam et du Laos à la colonie de Cochinchine, à la perte du «mandat céleste» lors de Seconde Guerre mondiale. Les sept panneaux suivants présentent chaque année de guerre jusqu'aux combats acharnés de Diên Biên Phu, puis la signature des accords de Genève en juillet 1954.

Les cinq derniers panneaux abordent la guerre de façon thématique et déve-



←

Un bataillon léger vietnamien dans le secteur de Bui Chu.

© Raymond Varoqui / ECPAD

loppent certains points particuliers mentionnés dans la partie chronologique, comme les forces de l'Union française, l'armée viêt-minh, l'enfer des combats ou encore l'opinion française et la déchirure. L'exposition s'achève avec deux panneaux qui rendent hommage à l'ensemble des troupes et des Indochinois, en présentant quelques portraits de soldats et les populations locales.

Organisée dans le cadre de la semaine de l'Indochine, cette exposition fait partie des diverses animations proposées par les services départementaux de l'ONAC-VG. Elle est disponible auprès de ces derniers pour les établissements scolaires, les associations et les collectivités territoriales. ■

RETROUVEZ LE CATALOGUE DES EXPOSITIONS

disponibles auprès des services départementaux de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre sur www.onac-vg.fr (onglet «Missions / Mémoire»)

QUELQUES EXEMPLES :

Les As de la Grande Guerre
Jean Moulin, une vie d'engagements



EXPOSITIONS



LE VOYAGE DE L'OBÉLISQUE

23 mètres de haut et 230 tonnes, telle est la (dé)mesure de l'obélisque dressé sur la place de la Concorde. C'est dire l'immense défi qu'il fallut relever pour transporter sans le briser ce monolithe depuis Louxor : descendre le Nil, traverser la Méditerranée et l'océan Atlantique, remonter la Seine et l'ériger au cœur de Paris. Une aventure humaine riche en rebondissements qui dura près de sept ans. Toutes ces péripéties reprennent vie au travers d'œuvres variées - tableaux, plans originaux, maquettes, objets archéologiques, dioramas des diverses opérations... - illustrant les moments forts de cette épopée qui s'acheva en 1836.

Le voyage de l'obélisque.
Louxor-Paris (1829-1836),
jusqu'au 6 juillet.
Musée national de la Marine,
palais de Chaillot, Paris 16^e.
Tél. > 01 53 65 69 69
www.musee-marine.fr

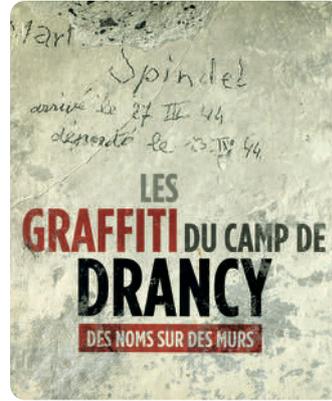


LE SON DE LA GUERRE

La guerre de 14-18 fut d'abord le triomphe du bruit : fracas des armes, sifflement des obus mais aussi sirènes, sifflets et clairons chargés d'indiquer le mouvement des troupes, cris des hommes... Au bruit des combats répondirent musiques militaires, hymnes à la nation, marches funèbres, concerts au front comme à l'arrière et chansons populaires. Et puis, le jour de l'Armistice à 11h, le retour d'un silence disparu depuis l'été 1914, note de fin d'un conflit assourdissant. L'exposition qui s'appuie sur de rares témoignages sonores retrouvés révèle aussi des œuvres musicales et littéraires qui prennent la mesure de transformations sonores sans précédent durant ces années de conflit.

Entendre la guerre.
Sons, musiques et silence en 14-18,
jusqu'au 16 novembre.
Historial de la Grande Guerre,
Péronne.
Tél. > 03 22 83 14 18
www.historial.org

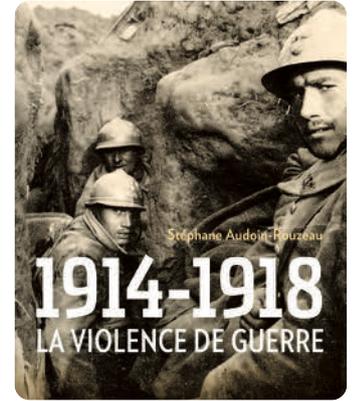
OUVRAGES



LES GRAFFITI DU CAMP DE DRANCY

En 2009, lors de travaux de rénovation de la cité de la Muette, sont découverts, à même le plâtre, des inscriptions - dessins, messages, poèmes, noms et dates - laissées sur les murs des bâtiments par les familles qui y furent internées pendant la Seconde Guerre mondiale. Elles constituent des témoignages uniques, dernières traces laissées avant leur départ pour les camps d'extermination. À l'appui des informations issues des archives du Mémorial de la Shoah et du Service historique de la défense, le Département de la Seine-Saint-Denis a réalisé cet ouvrage pour honorer leur mémoire.

Les Graffiti du camp de Drancy.
Des noms sur les murs,
Benôit Pouvreau,
édition Snoeck, 2013,
157 pages, 30 €.



LA VIOLENCE DE GUERRE

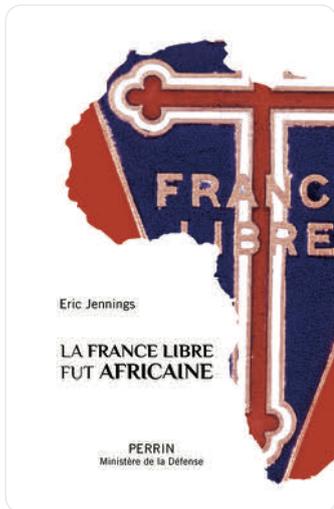
Montrer la guerre au plus près, dans sa quotidienneté et dans sa violence, c'est l'objectif de la sélection des photos de cet ouvrage pour aborder les années 1914-1918 ; violence sans laquelle toute approche du conflit serait incompréhensible. Parmi de nombreux clichés, ceux de trois jeunes sous-officiers - Henri Pétin, Jean Pochard et Robert Musso - sont mis en exergue. Ils ont vécu au quotidien avec leurs hommes et ne se sont pas pensés comme des « reporters » mais comme des soldats photographes-amateurs. L'historien Stéphane Audoin-Rouzeau commente 120 photos inédites des fonds privés du Service historique de la défense.

1914-1918.
La violence de guerre,
Stéphane Audoin-Rouzeau,
coédition Gallimard-ministère
de la Défense, 2014,
140 pages, 29,50 €.



**DÉCOUVREZ L'ATLAS
DES NECROPOLES**

cheminsdememoire.gouv.fr



LA FRANCE LIBRE FUT AFRICAINE

Si la geste des combattants d'Afrique du Nord et de l'Ouest comme la résistance intérieure sont aujourd'hui bien connus, le sort de l'Afrique équatoriale française et du Cameroun, bastions gaullistes de la première heure, est demeuré injustement ignoré. La résistance à l'Allemagne nazie, à l'Italie fasciste et au régime de Vichy fut aussi, dès le mois d'août 1940, une odyssée africaine comme le rappelle l'auteur s'appuyant sur des archives inédites.

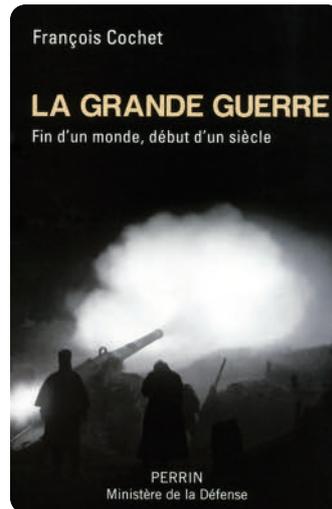
La France libre fut africaine, Eric Jennings, coédition Perrin-ministère de la Défense, 2014, 384 pages, 23 €.



CHRONIQUE MILITAIRE DU GRAND SIÈCLE

Constitué sous le Second Empire à partir des cartes et plans de campagnes, batailles et sièges collectés depuis la fin du XVII^e siècle, cet Atlas historique écrit et illustre l'histoire militaire de la France. Riche d'environ 2 000 notices, il répertorie la partie la plus ancienne du fonds jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Outre leur valeur historique ou topographique, ces cartes et plans manuscrits présentent un panorama de l'histoire de la cartographie française.

Champs de bataille du Grand Siècle, Claude Ponnou, Marie-Anne de Villèle et Bertrand Fonck, coédition Archives & Culture - ministère de la Défense, 2013, 416 pages, 39 €.



FIN D'UN MONDE, DÉBUT D'UN SIÈCLE

La guerre de 1914-1918 qui ouvre tragiquement le XX^e siècle n'a pas soudainement éclaté à l'été 1914. Comme l'analyse François Cochet, elle s'inscrit mentalement dans des comportements issus du siècle précédent, tout autant qu'elle innove et ouvre la voie aux affrontements futurs. Dans cette grande synthèse, l'auteur appréhende le conflit dans toutes ses dimensions politiques, économiques, militaires, sociales et culturelles. Loin de se cantonner au seul front occidental, l'étude aborde toutes les régions de la Palestine à l'Afrique, de la Roumanie à la Baltique. Elle présente également une lecture conjuguée des comportements des soldats sur les fronts et des civils de l'arrière.

La Grande Guerre, François Cochet, coédition Perrin-ministère de la Défense, 2014, 517 pages, 25 €.



LE GÉNIE EN INDOCHINE

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le génie militaire français subit une transformation sans précédent dans son histoire. D'arme du travail, le génie devient désormais celle des communications, destinée à faciliter la mobilité des forces armées et assurer le soutien des troupes en opérations. Engagés à partir de 1945 en Indochine, les sapeurs du corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient découvrent «un milieu physique démesuré» et un adversaire, le Viêt-Minh qui, à travers la guérilla, pratique une destruction systématique des infrastructures.

Le Génie au combat. Indochine 1945-1956, Ivan Cadeau, collection Études SHD, 2014, 508 pages, 26 €.



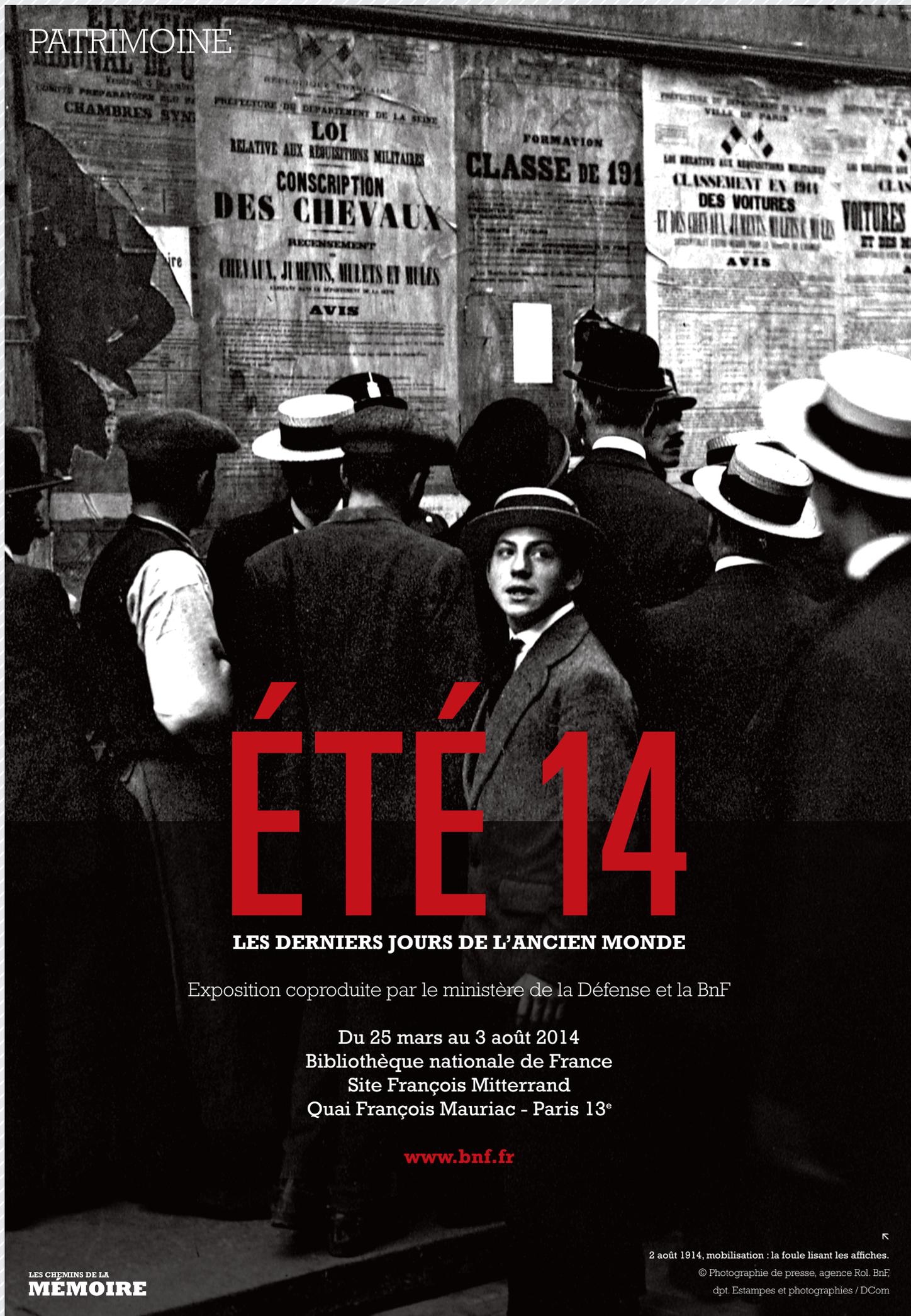
DIÊN BIÊN PHU : 13 MARS - 7 MAI 1954

Il y a près de soixante ans, l'armée française livrait, à Diên Biên Phu, la dernière bataille rangée de son histoire, la plus furieuse et la plus meurtrière de l'après Seconde Guerre mondiale. Cinquante-six jours durant, des combats acharnés opposent les troupes de l'Union française aux soldats de l'armée populaire vietnamienne. Depuis lors, ces trois syllabes sont synonymes de courage et de sacrifice. Côté français, cette bataille perdue, qui se solde par la chute du camp retranché, le 7 mai 1954, précipite la fin de la guerre d'Indochine. Elle provoque aussi un réel traumatisme en même temps qu'une prise de conscience de l'opinion publique française, qui s'interroge sur les raisons qui ont conduit à l'anéantissement de 17 bataillons et à la perte de 15 000 hommes - morts, blessés, prisonniers - commandés par le général de Castries. Le récit détaillé qu'en propose Ivan Cadeau replace cet événement dans son contexte ; il en analyse l'importance et la portée, tout en tentant, par ailleurs, d'en discerner les enjeux et d'évaluer les responsabilités.

Diên Biên Phu : 13 mars - 7 mai 1954, Ivan Cadeau, édition Tallandier, 2013, 208 pages, 17,90 €.



PATRIMOINE



ÉTÉ 14

LES DERNIERS JOURS DE L'ANCIEN MONDE

Exposition coproduite par le ministère de la Défense et la BnF

Du 25 mars au 3 août 2014
Bibliothèque nationale de France
Site François Mitterrand
Quai François Mauriac - Paris 13^e

www.bnf.fr

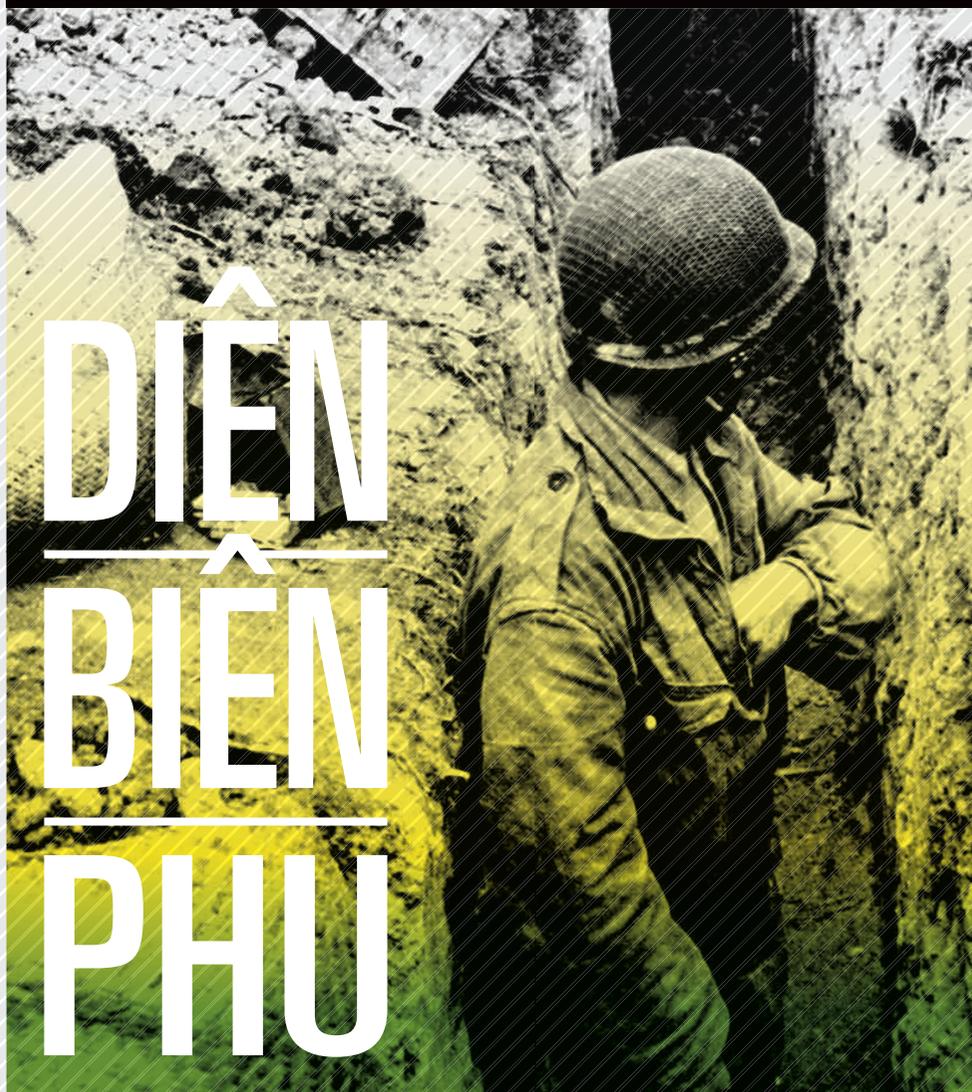
2 août 1914, mobilisation : la foule lisant les affiches.

© Photographie de presse, agence Rol. BnF.

dpt. Estampes et photographies / DCom

LES CHEMINS DE LA
MÉMOIRE

LES CHEMINS DE LA **MÉMOIRE**



DIÊN
BIÊN
PHU

LES POSITIONS FRANÇAISES



Vue du camp



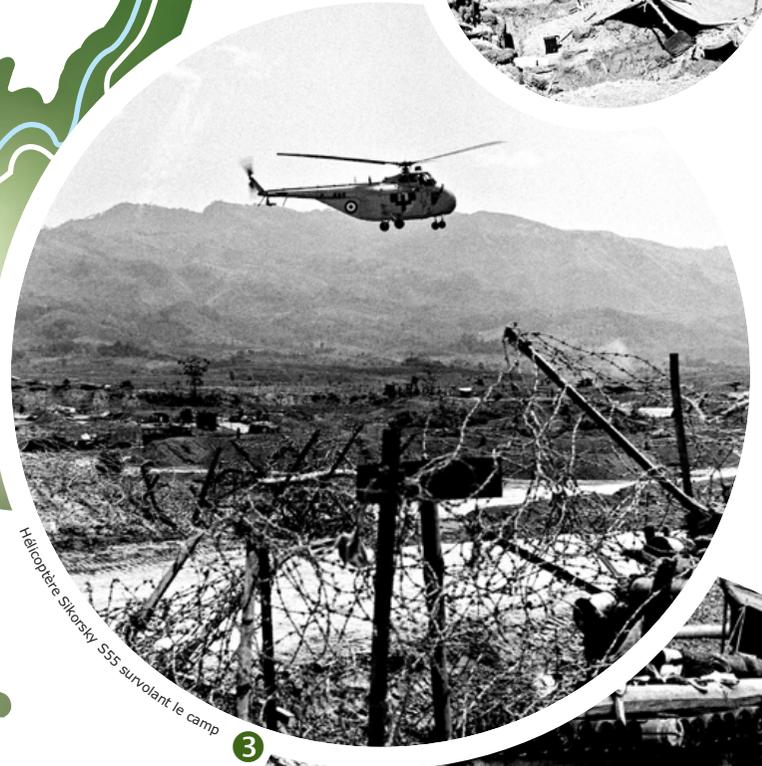
Vue aérienne de la piste



1



2



3

Hélicoptère Sikorsky S55 survolant le camp



CHRONOLOGIE DE LA BATAILLE DE DIÊN BIÊN PHU

20 Nov. 1953
22 Nov. 1953

Occupation du site de Diên Biên Phu afin d'empêcher une invasion du Laos par le Viêt-Minh (opération *Castor*).

Déc. 1953
Fév. 1954

Organisation du camp retranché et installation de sa garnison.

1^{er} Mai 1954

Début de l'assaut final sur l'ensemble des positions françaises.

03 Mai 1954
06 Mai 1954

Malgré la situation désespérée du camp, le 1^{er} BCP est parachuté sur Diên Biên Phu.

18 Fév. 1954

Annnonce de la conférence de Genève sur la Corée et l'Indochine.

26 Avril 1954

Ouverture de la conférence de Genève.

07 Mai 1954

La garnison de Diên Biên Phu cesse le feu. *Isabelle*, dernier point d'appui encore aux mains des Français, cesse le combat le lendemain.

13 Mars 1954
16 Mars 1954

Début des combats pour Diên Biên Phu. Chute des points d'appuis *Béatrice* et *Gabrielle* au terme de violents affrontements. La piste d'aviation, prise sous les tirs, n'est plus utilisable que pour les parachutages.

30 Mars
23 Avril 1954

Combats pour les points d'appuis *Huguette* qui couvrent l'accès à la piste d'aviation.

20 Avril 1954

Début des parachutages de volontaires non brevetés parachutistes.

30 Mars 1954
05 Avril 1954

Bataille des cinq collines pour les *Dominique* et les *Élane*. Devant l'ampleur des pertes, le général Giap renonce aux attaques frontales et ordonne d'encercler les points d'appuis par des réseaux de tranchées.

EN COUVERTURE

Soldat dans une tranchée, 16 mars 1954. © ECPAD

PAGE CENTRALE

Cartographie et illustration des positions françaises à Diên Biên Phu.

Crédits photographiques © ECPAD

Infographie © SGA/Com